

COMITÉ DE SAUVEGARDE DU VIEUX GRENOBLE

BULLETIN DE LIAISON

PRIX : 5 F

N° 49 - SEPTEMBRE 1993



Le mot du Président



Après huit ans de mandat et de présence active à la COREPHAE Rhône-Alpes (COMmission REgionale pour le Patrimoine Historique, Archéologique et Ethnologique, autrement dit pour l'inscription ou la proposition de classement parmi les monuments historiques), je ne fais plus partie de cet organisme, car on ne doit pas dépasser le terme de deux mandats de quatre ans consécutifs. Je le regrette, car outre le travail préalable d'étude des dossiers et les discussions riches qui nourrissaient les séances (tenues à Lyon), c'était un bon moyen d'information sur la politique du Ministère de la Culture à l'égard des monuments historiques; on savait aussi la liste des nouveaux édifices soumis à une protection légale. Je tâcherai de me tenir au courant pour pouvoir vous transmettre ce qui concerne l'Isère. De toute manière la COREPHAE ne s'est plus réunie depuis un an et cette vacance semble devoir durer. La DRAC (Direction des Affaires Culturelles) Rhône-Alpes est très perturbée par son déménagement : elle a quitté les piètres baraquements situés près de Fourvière pour s'installer sur la rive gauche de la Saône, en amont de Lyon, dans les "Greniers d'Abondance". Ce bâtiment

utilitaire date du XVIII^e siècle : il servait de magasin de grain pour le ravitaillement de la ville et de sa région. On sait combien le pouvoir royal s'efforçait de disposer de réserves de blé notamment pour les grandes villes. Toute disette ou simple menace de pénurie pouvaient provoquer des émeutes que les historiens qualifient de "frumentaires". On se souvient, par exemple, qu'en octobre 1789, c'est une menace de ce genre qui, avec l'impulsion de quelques meneurs ayant un plan précis en tête, provoqua la venue de Paris à Versailles d'une troupe de femmes, puis d'hommes. Arrivés le 5 octobre au soir devant le château, ils en forçaient l'entrée le 6 au matin et ramenaient, captifs, la famille royale. Les noms de "boulangier, boulangère et petit mitron" appliqués au roi, à la reine et au Dauphin montrent bien ce que l'on attendait d'eux ! Lyon avait donc son "Grenier d'Abondance". Bâtiment soigné mais sobre, d'amples proportions, il a été remarquablement restauré et adapté à sa nouvelle fonction par le cabinet parisien Valode et Pistre, deux architectes spécialistes de la réhabilitation des monuments historiques. Allez visiter ce bâtiment à l'occasion d'un passage à Lyon ! Quant à moi, il me reste quelques os à ronger, la commission départementale des sites, celle des objets mobiliers (également pour les Hautes-Alpes), la commission mixte de patrimoine grenoblois, le groupe de travail des forts, etc. De quoi me tenir au courant.

Robert BORNECQUE

Eglises de Maurienne

Longue vallée incurvée traversant une bonne partie des Alpes, la Maurienne a toujours eu une vocation de passage, plus ou moins développée selon les époques. Il est probable que ce fut l'itinéraire suivi par Hannibal lors de sa célèbre expédition vers l'Italie à la fin du troisième siècle avant J.-C., mais les Romains lui préférèrent souvent la voie du Genève, empruntée notamment par César. Avec le Moyen Age, le col du Mont-Cenis revient au premier plan et charpente vigoureusement le Comté, puis Duché de Savoie. Aussi l'installation de Sarrasins pour contrôler le col et rançonner les voyageurs causa-t-elle une forte émotion, notamment après l'interception de Saint Mayeul, abbé de Cluny. Cet incident provoqua d'ailleurs un sursaut et le Mont-Cenis fut purgé peu après de ces percepteurs indésirables. Mais, n'en déplaise à certains, la Maurienne ne doit pas pour autant son nom au "Maures". La ville de Saint-Jean est appelée "urbs Maurienna" bien avant leur passage dans la région, dès les années 580-590 par Grégoire de Tours. L'Arc aurait été le "mau riu", méchant torrent, comme il y a un "bon riu" à Saint-Jean. Le nouveau patronyme de la ville est dû à la piété d'une maurienne, Tigris ou Thècle, qui rapporta d'Alexandrie au VI^e siècle un pouce (ou plusieurs doigts ?) du Baptiste. L'évêché créé en 574 dépendait de l'archevêque de Vienne et recouvrait, outre la Maurienne, les vallées de Suse, de Bardonnèche et de Briançon, ce qui soulignait combien on communiquait facilement d'une vallée à l'autre, mieux que vers l'extérieur des massifs.

La cathédrale telle qu'on la voit aujourd'hui est le fruit de bien des remaniements. L'entrée est une sorte de frontispice néoclassique commandé en 1771 par le duc Charles-Emmanuel I^{er}. Dans la nef, les piles et les grandes arcades qu'elles portent, décapées lors des restaurations effectuées dans les années 50, remontent à la cathédrale romane, édifiée sur les ruines d'une plus ancienne, détruite par les Sarrasins. Cette église du XI^e siècle, probablement couverte de charpente, se terminait par trois absides parallèles, une plus large fermait la nef et deux plus étroites les bas-côtés. Ce plan était fréquent dans les Alpes (cf. Saint-Martin d'Aimes). Le cardinal d'Estouteville, également archevêque de Rouen, fit, entre 1452 et 1483 couvrir la nef par une voûte d'ogives en bois, malheureusement enduite de ciment au XIX^e siècle. Il fit également dresser une flèche de pierre sur le campanile roman voisin. En 1794 le représentant en mission Albitte fit détruire cette flèche, comme tous les autres clochers de Savoie dont il jugeait la hauteur attentatoire à sa notion personnelle et imbécile de l'égalité républicaine. Peu après (fin XV^e) l'évêque Etienne Morel remplaçait les absides romanes par un chœur gothique plus profond, avec un ciborium (moins riche que celui de la cathédrale de Grenoble) et des stalles. En noyer d'Argentine (un village de basse Maurienne) ces dernières sont sculptées. Des saints et des prophètes évoquent les articles du Credo par des banderoles où s'inscrivent des passages significatifs de l'Écriture. Deux baldaquins signalent les stalles de l'évêque et du chef de l'état français, chanoine de Saint-Jean-de-Maurienne ex-officio (comme pour Saint-Jean-de-Latran à Rome). Divers tombeaux et tableaux complètent le mobilier assez riche de cette église. Le cloître voisin, de bonnes dimensions, éclaire ses quatre galeries par des arcades en albâtre d'élégant dessin.

D'une de ces galeries on peut descendre à la crypte. Lors de la construction du chœur (fin XV^e) on détruisit les voûtes pour abaisser le sol de l'église et on combla cette crypte, retrouvée en 1955 et bien dégagée. La rusticité de la construction et de la sculpture feraient penser à une date plus ancienne que le XI^e siècle, pourtant avérée comme moment de la construction.

En amont de Modane commence la Haute-Maurienne. Etablie longitudinalement, c'est-à-dire suivant les grands axes du plissement alpin, elle a été en dernier lieu bien travaillée par les glaciers et forme une série de bassins séparés par des gradins. Au pied du premier gradin en amont de Modane (le "verrou" de l'Esseillon) se trouve le village d'Avrieux. Le carolingien Charles-le-Chauve, de retour d'Italie, y mourut probablement en octobre 877. Thomas Beckett, archevêque de Cantorbéry, passa au XII^e siècle en allant à Rome et en 1214 son patronage remplaça celui, antérieur, de saint Blaise. Aussi les panneaux de la porte d'entrée, sculptés et peints par Jean-Pierre (Clappier ?) de Bessans en 1626 racontent-ils la vie et la mort du prélat anglais.

L'église d'Avrieux est parfaitement typique des églises de Maurienne, reconstruites en grand nombre au XVII^e siècle sous l'impulsion d'un clergé généralement instruit et zélé, fruit de la mise en application des prescriptions du concile de Trente. L'accroissement de la population exigeait des lieux de culte plus vastes, l'ardeur de la piété, une relative prospérité matérielle après la peste de 1630 expliquent et permettent ces constructions. Une église de Maurienne est précédée d'un vestibule sur toute la largeur de la façade. Transition entre l'extérieur profane et le lieu sacré, il est un passage, une progression. Il isole aussi la nef du froid extérieur, il permet de se débarrasser de la neige, de poser ses sabots, etc. Alors on entre dans l'église. Elle peut avoir une nef et des collatéraux presque aussi élevés, ou bien une nef encadrée de chapelles logées entre les contreforts qui épaulent les voûtes; ces dernières sont des voûtes d'arêtes, généralement peintes par des équipes italiennes itinérantes. Dernier caractère des églises de Maurienne, le chœur est coiffé d'une coupole qui amplifie l'espace vers le haut, souligne par son volume la place du sanctuaire et peut, par des fenêtres, distribuer une lumière riche de symboles. La Tarentaise ne connaît ni le vestibule, ni la coupole sur le chœur; la Maurienne par contre ignore le clocher à bulbe. Ainsi deux vallées voisines et très liées gardent-elles leur originalité dans l'architecture de leurs églises.

Le grand charme des églises de Maurienne vient du décor dont elles sont enrichies. Derrière le maître-autel, un retable en bois sculpté, reprenant plus ou moins les formes d'un arc de triomphe, monte jusqu'à la voûte en accumulant les colonnes (souvent torsées et garnies de pampres ou de roses), les guirlandes et surtout les angelots qui cabriolent et sourient dans tous les coins. Au sommet apparaît Dieu le Père. La dorure étincelante, les couleurs vives ajoutent leur gaité à toute la vie céleste et végétale qui anime le retable, selon le fond même de l'esthétique baroque. On conçoit l'admiration qui pouvait s'emparer des paysans, habitués à un cadre pauvre et austère, quand ils entraient dans l'église rutilante de cierges, vision de paradis, luxe nécessaire à la dignité de Dieu dont on soulignait plus volontiers qu'aujourd'hui la transcendance, la puissance

et la sainteté. Conformément aux canons du Concile de Trente, le tabernacle, pour affirmer la présence réelle du Christ dans la réserve eucharistique, est généralement volumineux, très orné, surmonté d'une croix sous un léger baldaquin. Beaucoup de ces tabernacles datent du début du XIX^e siècle, les premiers ayant été victimes des idées révolutionnaires généreusement exportées dans des pays qui ne semblent pas les avoir beaucoup désirées ! Bien entendu de nombreux autels secondaires répondent aux diverses dévotions très répandues, notamment par les confréries qui regroupaient des effectifs souvent considérables. Il y a presque partout un autel du rosaire et son retable où figurent la Vierge donnant le chapelet à saint Dominique et à saint François, avec ou sans sainte Claire et sainte Catherine de Sienna. Saint Sébastien et saint Antoine, implorés contre diverses épidémies, ont souvent chacun leur autel.

A quelques nuances près, nous avons pu admirer dans les églises d'Avrieux (et signalons à proximité Villarodin et Aussois), de Lanslevillard et de Termignon les traits caractéristiques que je viens de rappeler. Toute différente est la chapelle Saint-Sébastien à Lanslevillard. Simple bâtiment rectangulaire, elle offre ses vastes parois aux pinceaux des décorateurs. De nombreux panneaux (52 au total) racontent l'histoire de saint Sébastien et les guérisons qu'il obtient et la vie du Christ. Les costumes paraissent dater de la fin du XIV^e siècle, mais le peintre peut parfaitement avoir reproduit des modèles avec un décalage de temps plus ou moins considérable. Les scènes sont vivantes, colorées ; la vie du Christ est sans doute un peu plus récente. On rapprochera bien entendu cette chapelle de celle qui est dédiée à Saint Antoine au village de Bessans.

Avec Lanslevillard, nous sommes au pied du col du Mont-Cenis. Ce village, avec celui de Lanslebourg, vivait en grande partie du passage du col. La pente interdisait en effet un franchissement normal par les voitures. Il fallait démonter les chaises de poste et mettre les divers éléments sur les traîneaux halés sur l'herbe ou sur la neige selon la saison. Quant aux voyageurs, ils montaient à pied, mais la descente s'effectuait en ramasse ; un hameau porte du reste toujours ce nom.

Des hommes vigoureux et entraînés couraient à toute vitesse tout en retenant le traîneau où se cramponnait leur client peu rassuré. Sur des pentes allant jusqu'à 35%, ils dégringolaient les 627 mètres de dénivelé en 12 à 15 minutes. Souvenirs garantis pour les voyageurs, parmi lesquels de nombreux pèlerins. Le nombre d'ex-voto remerciant Dieu pour l'heureuse issue de la descente suggère assez les angoisses que cette dernière soulevait au cours des vertigineuses glissades ! Celle dont on aimerait connaître avec précision les impressions, c'est la femme de l'empereur Henri IV. Allant à Canossa, celui-ci franchit en décembre 1077 le Mont-Cenis et redescendit sur la Novalaise et Suse. Pour cette descente l'impératrice et ses femmes "furent enfermées dans des peaux de bœufs et tirées jusqu'en bas par les guides qui conduisaient la caravane..."

Ces "marrons" étaient évidemment des hommes vigoureux. Napoléon, de passage, les remarqua pour les féliciter "Vous êtes vraiment la fleur des hommes de mon empire" dit-il à Victor Tracq, de Bessans, qui devint sur le champ Victor La Fleur ; sa descendance s'est récemment éteinte. Mais Napoléon ordonna la construction d'une route carrossable pour franchir le Mont-Cenis. Tracée par Dausse, l'ancien ingénieur en chef du Dauphiné, elle fut construite de 1803 à 1813 par 2 000 ouvriers. C'est la route actuelle. L'ingénieur Fel y fit passer en 1868 une ligne de chemin de fer à crémaillère qui reliait Saint-Michel-de-Maurienne à Suse (77 kilomètres) en 4 h 50, alors que les diligences mettaient plus d'une journée. Mais l'ouverture en 1871 du tunnel de Fréjus mit hors jeu le chemin de fer Fel. Il reprit du service en Auvergne puisqu'on transféra le matériel pour gagner le sommet du Puy-de-Dôme en 1907. La route actuelle utilise la plate-forme construite pour la voie à crémaillère.

Il a manqué à notre circuit la visite de Bessans, celle de la chapelle de la Madeleine et d'une multitude de petites chapelles, une pointe à Bonneval, aux hameaux temporaires d'Averoles ou de l'Ecot, etc., etc. Inépuisable Maurienne que vous irez revoir tranquillement pour votre plaisir.

Robert BORNECQUE

Sortie du 22 avril 1993

Marnans-Bressieux

Notre sortie du mois d'avril nous a conduits à l'église romane de Marnans et au château de Bressieux. Je ne reviendrai pas sur la première qui est bien connue et sur laquelle on peut trouver tous renseignements utiles dans le "Dauphiné Roman" de Zodiaque, récemment paru. Je vais rappeler l'essentiel sur le second.

La famille de Bressieux était une des plus illustres du Dauphiné, comptant parmi les quatre grandes baronies de cet état féodal. Les seigneurs avaient profité de la décomposition de l'ancien royaume de Bourgogne pour se constituer un fief qui resta longtemps pratiquement indépendant. Un château est mentionné en 1025, mais il ne s'agit évidemment pas de l'édifice actuel qui remonte essentiellement au XIII^e siècle. La ruine dans laquelle il se trouve est relativement récente puisqu'il y avait encore des occupants et un pont-levis au XVIII^e siècle. Mais une lithographie de l'Album du Dauphiné nous le montre dans les années 1835 déjà dans son état actuel. Des fouilles (on a notamment trouvé de beaux

carreaux émaillés bleus et jaunes), quelques consolidations et l'abattage des arbres qui avaient fini par tout masquer redonnent de l'intérêt à ce bel exemple d'architecture dauphinoise.

Première originalité, le matériau employé est la brique, solide et moins coûteuse que la pierre, surtout dans cette plaine de Bièvre, riche en argile mais non en bonnes carrières. De plan ramassé, il est formé d'une enceinte flanquée d'un châtelet et d'un donjon. Divers bâtiments s'appuyaient à la muraille et entouraient une cour intérieure. On accédait au châtelet ou entrée fortifiée par un pont-levis (aujourd'hui une levée de terre). La porte en arc brisé est encadrée de deux tours qui portent nettement la trace de trois étapes de construction. Dans l'état le plus ancien, elles étaient couronnées par un crénelage encore bien visible dans l'exhaussement de la phase suivante. En dessous des créneaux règne une petite frise décorative qui crée un léger

(suite page 4)

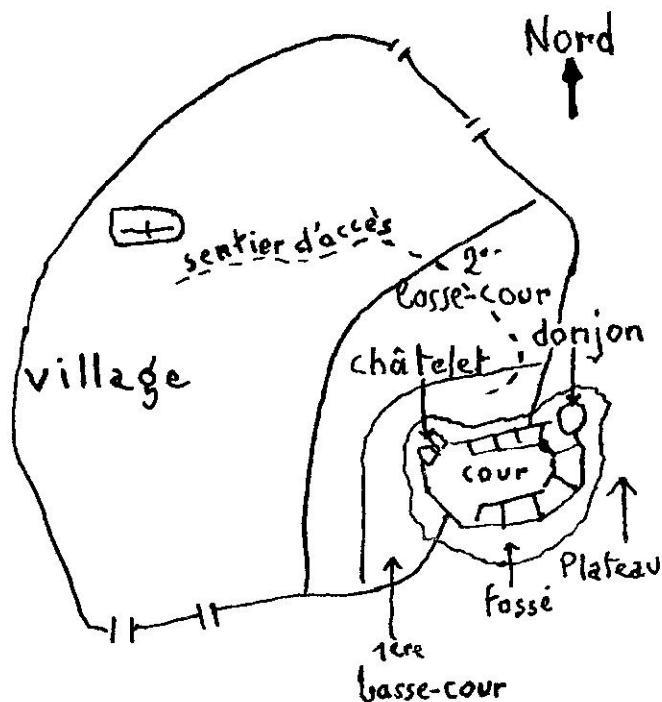
Marnans-Bressieux (suite de la p. 3)

encorbellement. On augmenta ensuite la hauteur des tours qui furent alors dotées d'un hourd (galerie de bois) dont les trous de charpente sont encore visibles. La troisième étape a créé le couronnement actuel avec machicoulis et merlons qu'un dessin du XVII^e siècle montre couverts d'un dôme à l'impériale. Le rez-de-chaussée des tours est consacré à la défense, les étages fournirent quelques logements, éclairés au XV^e siècle par des baies à traverse de pierre. Le donjon, relativement étroit, est une tour ronde aux murs épais, dans laquelle on entrait par le premier étage. Une salle occupe chacun des quatre niveaux, dont les deux extrêmes sont voûtées. On passe d'un étage à l'autre par un escalier qui décrit dans l'épaisseur des murs la moitié d'un tour du cylindre. Il faut donc à chaque étage traverser la salle pour retrouver la volée suivante : ainsi, pour atteindre les défenseurs bien postés au sommet, fallait-il prendre les étages l'un après l'autre et forcer ces escaliers étroits et faciles à interdire (notamment par la descente de grosses pierres sphériques qui nettoyaient proprement les lieux !). Aujourd'hui ce donjon n'est plus normalement accessible. On y grimpe aisément (ou presque) par une plaie béante à quelque hauteur au-dessus du sol et on peut, à ses risques et périls, gagner la terrasse sommitale. Nous ignorons comment se présentait le haut de ce donjon, sans doute avec machicoulis, crénelage et toiture. On notera sa position face au plateau, c'est-à-dire la direction probable d'une attaque.

Les bâtiments intérieurs sont peu visibles, sauf les restes d'un corps de logis situé à l'est et remontant au XV^e siècle. Le logis seigneurial du XIII^e était appuyé au mur nord et ouvrait donc ses fenêtres sur cour face au midi et au soleil.

Le château était entouré de fossés considérables, encore bien marqués aujourd'hui. On y trouve quantité de tuiles vernissées provenant des ruines de la toiture. Sur l'enceinte, au nord et au sud-ouest, se greffent deux murailles qui descendent sur le flan de la colline entourer tout le village. Cet ouvrage est daté par des textes des années 1336-46. Il était flanqué de huit tours

Plan schématique de Bressieux



rondes ou carrées et percé de quatre portes : on repère encore aujourd'hui facilement l'essentiel de son parcours. Joignant ces deux branches de l'enceinte du village, deux murs, actuellement rasés soutenaient dans la partie haute deux plates-formes en gradins formant autant de basses-cours où se trouvaient les diverses activités nécessaires à la vie du château : écuries, services, poulailler, ferme).

Il me souvient d'avoir à Pâques 1948 dirigé un camp scout sur cette colline. Le feu de camp, au pied des deux tours du châtelet, ne manquait pas d'allure !

Robert BORNECQUE

Vie de l'Association

ADRESSE : 5, place Sainte-Claire, 1^{er} étage à droite (derrière la halle). Appeler par l'interphone

COTISATION : 60 F minimum - C.C.P. GRENOBLE 1320-25 N

PERMANENCES : Mardi de 15 heures à 17 heures

PROCHAINES ACTIVITÉS : **LUNDI 18 OCTOBRE :** RENAGE (chapelle de la grande fabrique) et MOIRANS (ancienne église - divers).
Attention : en raison des travaux place de Verdun le car nous attendra au monument des Diables Bleus.
Départ à 14 heures.

LUNDI 15 NOVEMBRE : Quelques figures dauphinoises à travers leur maison natale.
Rendez-vous à 14 heures, place Grenette (fontaine La Valette).

PENSEZ A VÉRIFIER D'ÉVENTUELS CHANGEMENTS EN REGARDANT LE JOURNAL. MERCI.